

LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA

JE METTRAI ICI EN LIGNE QUELQUES COURTS ARTICLES SUR LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA. SARALA DAS EST CONNU COMME L'ADIKAVI" (LE PREMIER POÈTE) DE LA LITTÉRATURE ORIYA. IL A VÉCU ET ÉCRIT AU 15^{ÈME} SIÈCLE. LE MAHĀBHĀRATA EST SON *MAGNUM OPUS*. LES ÉPISODES DU MAHĀBHĀRATA DE SARALA SONT NETTEMENT DIFFÉRENTS DE CEUX DU MAHĀBHĀRATA DE VYĀSA (EN SANSKRIT).

DR. B. N. PATNAIK

MARDI 7 AOÛT 2007

Deux actes de vengeance

Il y a deux actes majeurs de vengeance dans le Mahābhārata de Sarala, celui de Duryodhana et celui de Śakuni. Duryodhana vengea un tort supposé fait à son père en tuant le grand-père maternel de Śakuni, tous ses fils, ses parents proches et ses amis, à l'exception de Śakuni lui-même. Nous ne souhaitons pas raconter ici à quelles ruses grossières il eut recours pour tromper ses victimes et les détruire, à quelle cruauté inhumaine il les a soumis, et comment une seule d'entre elles a survécu. Cependant, nous voulons préciser que cette exception faite pour Śakuni n'était pas intentionnelle de sa part. C'était un événement purement accidentel, qui laissa penser au prince héritier que ce seul survivant pourrait lui être très utile dans sa lutte contre les Pāṇḍava, à tel point qu'il en fit son ministre, ignorant les avertissements de sa mère. Elle lui disait pourtant que son frère Śakuni était une personne dangereuse qui voudrait certainement se venger.

C'est précisément ce que fit Śakuni. Il ne pouvait pas compter sur ses seules forces pour venger la mort de son père et de ses frères. Les Kaurava étaient trop puissants. Ce que fit Śakuni pour se venger, il fit ce que le faible peut faire pour anéantir le fort. Il laissa de côté le droit chemin et suivit une route tortueuse. Il devint rapidement le confident du prince héritier, et son principal conseiller. C'est lui qui poussa Duryodhana à cette guerre désastreuse, quand tous ses anciens le mettaient en garde contre elle. Ainsi ces deux actes de vengeance convergèrent sur le champ de bataille du Kurukṣetra où Duryodhana et ses frères furent anéantis.

À cette époque violente, la vengeance était élevée, pour l'élite du moins, au statut d'un devoir, d'un devoir sacré même quand il s'agissait de la famille. Les deux actes de vengeance dont il s'agit ici diffèrent d'une certaine manière, et leur plus grande partie peut se ramener à deux agents – ce qu'ils pensaient être une

justification adéquate pour leur action et ce qu'ils pensaient de cette action elle-même. La vengeance de Duryodhana était une réponse maladivement arrogante à ce qu'il ressentait comme un affront à son amour-propre. L'impression que son père avait été lésé par son grand-père maternel n'était rien d'autre qu'aveuglement ou rationalisation excessive. Avant que sa grand-mère Gāndhārī n'épouse son père Dhṛtarāṣṭra, elle avait été mariée à un arbre *sāhadā* qui mourut au moment où le mariage eut lieu. Par suite d'une configuration astrale défavorable au moment de sa naissance, son mari était condamné à mourir. Alors, suivant les conseils du grand sage Vyāsa, son père la maria d'abord à l'arbre, pour neutraliser l'effet maléfique, puis ensuite à Dhṛtarāṣṭra. Suivant le point de vue de Duryodhana, son grand-père maternel avait fait un grand tort à son père en lui donnant une veuve en mariage et il pensait que cela demandait vengeance. Peu importait que d'autres, y compris sa mère, n'aient pas pensé que Dhṛtarāṣṭra avait été lésé. Mais la vengeance n'est pas seulement intensément personnelle, elle est surtout intensément aveugle.

Dans le cas de Śakuni, celui-ci, le fils aîné du roi de Gāndhāra, était le vengeur choisi par les membres de sa famille qui mouraient d'une mort lente. Ils offrirent un sacrifice pour lui permettre de vivre. Et, avant que son père ne meure, il lui dit ce qu'il fallait faire pour venger leur mort. Il lui dit aussi qu'après avoir pris sa vengeance, il ne devait pas vivre – on ne peut pas tuer son propre neveu et continuer à vivre après. Ainsi Śakuni devait-il accomplir un double devoir, ce qu'il fit.

Karṇa venait juste de mourir, comme l'avaient fait Bhīṣma, Droṇa et d'autres grands guerriers Kaurava ; et tous les princes Kaurava, à l'exception de Duryodhana. Quand Śakuni et Sahadeva se firent face sur le champ de bataille, celui-ci dit à celui-là que, puisqu'il avait atteint son but, il n'avait plus de raison de prendre part à la guerre et pouvait se retirer dans son royaume et y régner. Śakuni lui dit qu'il avait grandement péché en étant la cause de la mort de ses neveux, d'autres parents, de dynasties et d'innombrables guerriers. Il avait perdu son droit à vivre et devait expier en sacrifiant sa vie sur le champ de bataille. Il défia Sahadeva le dernier jour de la guerre et fut tué par lui.

En cette période, quand une vengeance couronnée de succès était une question d'honneur et matière à gloire, et même à succès dans l'autre monde, Śakuni plaça sur la vengeance un point d'interrogation catégorique. Il savait, comme son père, que l'on ne peut détruire les autres sans s'engager dans un processus de destruction de soi-même. Ainsi, son acte de vengeance était en même temps un acte de suicide. Le devoir de vengeance de Śakuni le détachait de son acte de vengeance parce qu'on ne peut choisir de se suicider sans détachement de soi-même. Il avait agi pour exécuter systématiquement sa vengeance, et il était resté fidèle à lui même quand il

avait affronté Sahadeva au dix-huitième jour de la guerre en connaissant parfaitement l'issue de cet engagement.

Contrairement à son oncle maternel, Duryodhana était un homme de son temps. Il avait intériorisé ses valeurs et ne les mettait pas en question. La vengeance, pour lui, était une exigence de justice : c'est pourquoi c'était un acte noble. Dans son arrogance ravageuse et sa haine intense des Pāṇḍava, il ne réalisa jamais qu'il pouvait être lui-même victime de cette haine – après tout, elle résidait en lui et l'imprégnait entièrement. Il est facile de le condamner, comme le faisaient ses anciens, mais ils ne l'avaient pas aidé à grandir. Il reste un objet de pitié.

Duryodhana mourut avec la même illusion que celle qu'il avait vécu depuis qu'il avait fait de Śakuni son ministre ; sa foi en lui était intacte. Pratiquement tous les anciens et tous les partisans de sa famille l'avaient averti qu'il ne fallait pas faire confiance à Śakuni, qu'il vengerait le meurtre de sa famille et le pousserait à sa ruine, mais il avait entière confiance en lui. La mort de Śakuni le plongea dans un désespoir effroyable – peut-être la dernière calamité supportable. On se sent désolé pour lui, c'était un homme trahi par le seul auquel il n'avait jamais hésité à accorder confiance. S'il y avait un bien que Śakuni lui avait fait, intentionnellement ou non, nous ne le saurons jamais, c'était celui-ci : même tout à la fin, il ne lui avait jamais dit la vérité sur lui-même.

En même temps, c'était la dernière tromperie de l'oncle Śakuni. Il avait caché la vérité à sa victime. Celle-ci avait peut-être le droit de savoir. Il aurait pu pousser son dernier soupir avec cette connaissance qui l'aurait racheté. La justice demandait peut-être que le condamné sache pourquoi il avait été puni.

Mais ne soyons pas trop durs avec Śakuni. C'était un homme qui s'était condamné lui-même le jour où il avait décidé de se venger. Il avait signé dans le sang de ses parents l'obligation de venger leur misérable mort. Il vécut sa vie en agissant de façon à honorer cette promesse. Il y réussit, mais cette réussite ne lui donna aucune satisfaction, aucun sentiment d'accomplissement. Bien au contraire, elle l'emplit d'un profond sentiment de péché. En ce moment, la seule image qu'il avait de Duryodhana était celle de son neveu. Il désirait avec le plus grand sérieux en payer le prix, et il marcha à sa mort. À ce moment-là il était seul, totalement seul, vidé de tout sentiment, de toute pensée, excepté la pensée rassurante de sa propre mort dont il savait qu'elle lui apporterait la rédemption. Et la parole étant déjà morte en lui, qu'aurait-il pu dire, de toutes façons ?

